

Byron

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Shakespeare
Stendhal

GIUSEPPE TOMASI DI LAMPEDUSA

Byron

Traduit de l'italien par
MONIQUE BACCELLI



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2016

TITRE ORIGINAL

Byron

Le présent texte a paru pour la première fois, de manière posthume, dans *Letteratura inglese*, tome 2, édition établie par Nicoletta Polo, Milan, Mondadori, 1991.

© 1995, The Estate of Giuseppe Tomasi di Lampedusa.
All rights reserved.

© Éditions Allia, Paris, 2016.

MAINTENANT mon projet devient périlleux. Parler de Byron, fût-ce en bâclant la chose comme d'habitude, n'est pas facile ; on peut oser dissenter sur Shakespeare ou sur Milton : ils sont tellement au-dessus de leurs contemporains et leur mérite est si universellement reconnu qu'il peut suffire de se transformer en guide touristique pour indiquer aux voyageurs les panoramas les plus fameux ou ceux qui, moins célèbres, sont tout aussi beaux. Il suffit de connaître leurs œuvres pour être capable d'en parler sans façons entre amis.

On ne peut pas faire la même chose avec Byron. Ce fut un grand poète mais sa gloire qui fut, à un moment donné, en compétition avec les plus grands noms, connaît une certaine éclipse et je trouve nécessaire de distinguer en lui le bon du moins bon afin de lui redonner sa place qui n'est évidemment pas parmi les Dieux, mais pas non plus, et plus évidemment encore, parmi les médiocres. Première difficulté.

Byron est en outre un poète qui sert de pivot à la littérature européenne moderne : qu'on le juge grand ou petit, il est indéniable qu'après lui la littérature européenne diffère

totallement de celle qui l'a précédé. Et c'est justement parce qu'il n'est pas du nombre des plus grands qu'il incarne totallement le romantisme. Shakespeare dépasse les Élisabéthains et Milton les Puritains. Byron est le romantisme fait homme. Parler de lui c'est parler de toute une époque. Deuxième difficulté.

En troisième lieu Byron est un de ces poètes (comme Le Tasse, comme Verlaine, auxquels il ne ressemble en rien) dont la vie est plus importante que les œuvres : symptômes de la fatigue d'une époque, fleurs de la décomposition, leurs œuvres restent incompréhensibles si l'on ne connaît pas les circonstances qui les firent naître et dans lesquelles elles plongent leurs racines. Troisième difficulté.

Et je compte sur la bienveillance de mes auditeurs pour accueillir avec indulgence les pages qui suivront, qui seront sans aucun doute les pires de toutes, passées et futures. Ce qui n'est pas peu dire.

L'AMBIANCE

JE tiens à préciser dès le départ que tout ce qui sera dit sur l'ambiance dans laquelle vécut Byron vaut pleinement pour Shelley et en

grande partie pour Blake, Keats et les autres poètes de son temps.

L'ambiance dans laquelle vécut Byron, et qui agit puissamment sur lui, était une ambiance de crise, la crise du monde féodal qui changeait de peau pour devenir le monde industriel. L'Angleterre, parce qu'elle avait quelques décennies d'avance, l'Allemagne et l'Italie, parce qu'elles étaient en retard d'autant, n'en subirent pas la violente explosion, comme la France, mais connurent les symptômes et les souffrances de cette métamorphose : l'Europe (et l'Angleterre) de 1815 n'est absolument plus celle de 1795.

Mais les autres pays, pour le moment, ne nous regardent pas. Considérons uniquement l'Angleterre.

C'est avant tout une crise économique qui suscite et conditionne les autres. L'économie féodale, ancrée dans l'agriculture, s'écroule (au dire des agrariens), se transforme (à en croire la bourgeoisie industrielle). Au début du XVIII^e siècle, un feudataire en possession de cent mille acres de terrain (environ cinquante mille hectares) était le maître de son comté. Il imposait les prix du blé et du bois, en accord avec ses pairs ; il détenait le pouvoir politique grâce à l'élection de ses députés

au Parlement; il subventionnait les écoles, il entretenait les routes. Les moulins étaient à lui, les scieries étaient à lui, la police rurale était à lui. Les impôts que l'État percevait provenaient presque tous de lui, la petite justice, il l'exerçait lui-même.

Cependant, vers la fin du siècle, tout se mit à changer. La terre fut alors considérée comme un mauvais investissement; elle rapportait au maximum 3 %, alors que certains notables de la City qui possédaient quatre bouts de papier de l'East India Company ou des Midland Potteries, exigeaient jusqu'à 20 ou 25 %. Des bourgs insignifiants comme Liverpool, Manchester, Sheffield et Birmingham avaient implanté des métiers à tisser mécaniques, des industries métallurgiques, des compagnies de navigation et ils étaient en train de devenir de grandes villes, dépassant déjà de beaucoup, par le nombre de leurs habitants et leur importance économique, les petites villes rurales où les propriétaires fonciers trouvaient jadis leur centre d'action.

Les droits de douane, les impôts sur les produits manufacturés avaient désormais tendance à égaler le rendement des impôts fonciers, et, parallèlement, l'importance politique de la *gentry* diminuait. Pendant les

guerres de la Révolution les gros marchands et les banquiers de la City avaient fourni à l'État huit vaisseaux de premier ordre, un cadeau que les propriétaires terriens n'auraient pas même rêvé pouvoir faire.

Voilà pour la crise économique.

Mais il y avait aussi une crise religieuse. À partir du milieu du XVIII^e siècle et au-delà, de nombreux pasteurs anglicans s'éloignèrent de l'Église officielle. Celle-ci se perdait de plus en plus dans l'esprit de conformisme et de compromission, offrant en outre un spectacle de corruption : j'entends par corruption le fait que les nombreux bénéfices ecclésiastiques à la disposition de la Couronne et de la noblesse étaient confiés à des fils de famille ou à des personnes "recommandées" sans qu'on se préoccupât beaucoup des qualités morales ou culturelles des élus. Ce fut alors qu'apparut la figure du *hunting parson*, du "curé chasseur", jeune homme de bonne famille, dénué de tout souci spirituel, passant son temps à la chasse au renard sur les terres de sa paroisse. La plupart de ces ecclésiastiques ne résidaient même pas dans leurs maisons de campagne où ils se faisaient remplacer par d'autres prêtres qu'ils rétribuaient eux-mêmes.

Sous l'impulsion de Wesley de nombreux pasteurs commencèrent à prêcher pour une

réforme de l'Église anglicane, tant dans sa structure hiérarchique que dans le domaine théologique. Leur prédication obtint un succès inattendu dans l'esprit profondément religieux des Anglais. Expulsés de l'Église officielle, ils fondèrent la nouvelle Église méthodiste, qui s'implanta de façon prodigieuse, surtout dans le tout récent prolétariat industriel.

Mais cette critique de l'Église anglicane, si elle se traduisit par un changement de foi dans les âmes les plus simples, se manifesta en revanche par un abandon de la foi chez les personnes de niveau culturel plus élevé. À Londres on fonda un "Club des Athées", les libelles antireligieux se multiplièrent. C'est dans cette ambiance de libre pensée que Byron fut élevé.

Voilà pour la crise religieuse.

Mais il y avait aussi une crise politique.

La dynastie des Hanovre avait fourni deux bons rois à l'Angleterre (George I et George II), non qu'ils brillassent par des dons intellectuels particuliers, mais du fait que, étant absolument étrangers à la vie de leur royaume, ils laissèrent faire leurs Premiers ministres. C'est ainsi que se constitua, comme nous l'avons déjà dit, le gouvernement de Cabinet.

Avec l'arrivée sur le trône de George III, né, élevé en Angleterre et de mentalité totalement

anglaise, les choses changèrent. Non, on le comprend, que le gouvernement parlementaire disparût, mais l'influence du Roi se fit sentir. Et ce ne fut pas une influence heureuse. Honnête et tout aussi courtois, George III n'avait que peu d'idées, lesquelles étaient en outre étroites : dans certaines occasions il voulait vivre sur un pied strictement national, chose impossible dans un pays qui s'était lancé avec décision sur la voie de l'impérialisme ; dans d'autres circonstances, en revanche, il entendait affirmer la suprématie britannique sur ses colonies, une position qui allait coûter à l'Angleterre le détachement de ses colonies d'Amérique du Nord.

Ensuite, brusquement, le Roi devint fou. D'abord de façon intermittente, puis de façon continue ; on fut alors obligé de l'enfermer dans le château de Windsor où, s'étant laissé pousser la barbe, il paissait l'herbe des prés ou jouait du Haendel à l'harmonium. Il fallut instituer une régence et le Régent fut son fils aîné, Prince de Galles. Les choses allèrent de mal en pis. Le Roi fou était aimé de son peuple à cause de sa douceur. Mais ses fils, au nombre de huit, étaient aussi impopulaires que possible. Presque tous bigames, ils avaient épousé dans leur jeunesse des jeunes filles de sang non royal

(ou des actrices) et, leur mariage n'ayant pas été ratifié par le roi, ils s'étaient ensuite remariés avec des princesses et avaient des enfants des deux lits. Les bruits les plus étranges couraient sur leur compte : l'un était soupçonné d'avoir tué son propre valet de chambre, l'autre était accusé de viols multiples et variés, d'un troisième on disait qu'il avait été l'amant de sa sœur, un quatrième faisait preuve d'un sadisme si féroce avec ses soldats qu'on avait dû l'exempter de ses charges militaires. Ils étaient tous dans les dettes jusqu'au cou et se disputaient tous entre eux et avec le Régent.

Aussi le prestige de la monarchie baissait-il et les insultes au Régent et à ses frères se multipliaient-elles chaque jour dans les rues et dans la presse.

De très graves questions politiques agitaient le pays. Si tout le monde était d'accord sur la politique extérieure, d'âpres oppositions se développaient au sujet de la politique intérieure. Le parti libéral désirait l'abolition de l'impôt sur le blé, une mesure qui appauvrirait ultérieurement la propriété terrienne, la réforme électorale (visant à donner une représentation équitable aux nouvelles villes industrielles et à abolir les vieux collèges ruraux dont certains n'avaient pas plus de dix électeurs) et surtout

la franchise politique pour les catholiques. Le pays était en plein désordre (un désordre anglais, bien sûr).

Toutes ces questions furent résolues, le pays reprit confiance en sa constitution et entra dans la florissante époque victorienne.

Mais en 1815 Byron se trouvait encore dans un pays mécontent, devenu sceptique et presque irrespectueux. (Il faudrait lire le livre, extrêmement amusant, de Fulford sur les "Royal Dukes" et la magistrale étude de Halévy sur l'Angleterre de 1815.)

Parallèle à ces trois crises, la crise sociale de l'aristocratie. Appauvrie par la révolution industrielle, celle-ci continuait à vivre dans le faste, en faisant des dettes. Et de temps à autre d'épouvantables cracks éclataient.

Byron entra dans la société anglaise sous le signe de la méfiance, de l'athéisme, de la révolte, de la pauvreté et de l'orgueil. Telles sont les composantes de son temps, de sa biographie et de son œuvre.

LA VIE

J'AVAIS d'abord l'intention de parler en même temps de la vie et de l'œuvre de Byron – deux